ALAIN NADAUD

La Mémoire d'Érostrate

ROMAN



ÉDITIONS DU SEUIL

LA MÉMOIRE D'ÉROSTRATE

16° Y 2
58658

Du même auteur

La Tache aveugle,
nouvelles
(EFR, 1980)

Archéologie du zéro
roman
Denoël, coll. « L'Infini », 1984,
Gallimard, coll. « Folio », 1989

L'Envers du temps
roman
Denoël, coll. « L'Infini », 1985

L'Armoire de bibliothèque
récit
avec des aquarelles de Daniel Nadaud
Grande Nature, 1985

Voyage au pays des bords du gouffre
nouvelles
Denoël, coll. « L'Infini », 1986

Désert physique
roman
Denoël, 1987

L'Iconoclaste
roman
Quai Voltaire, 1989

Ivre de livres
Balland, 1989

La Représentation
théâtre
Dumerchez, 1991

1378449

ALAIN NADAUD

823

LA MÉMOIRE D'ÉROSTRATE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VIe

DL-13021992-04584

ISBN 2-02-012161-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 1992

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



« Tout homme est enfermé dans le cercle d'un mot : son nom. »

S. Mallarmé

LIBER PRIMVS

Livre I

CHANT 1

Descriptio

« Pour quelle raison devrais-je à ce jour me sentir comptable de la postérité d'Érostrate ? »

Assis à l'avant du vaisseau, et comme depuis l'embarquement j'étais resté l'esprit vide et le regard perdu dans la contemplation du flot gris, cherchant l'oubli de moi-même pour ne pas donner prise à l'accablement, cette pensée, en quelques vocables sonores et rapides, s'est échappée d'entre mes lèvres et me laisse ensuite interdit. Sur l'instant, je croirais n'y avoir eu aucune part. Décontenancé, je me redresse, imaginant pouvoir dissimuler après coup, sous le couvert d'un changement d'attitude, les mots qu'à ce stade de mon périple je ne trouve ni bien venus ni très propices pour l'avenir. Bien qu'ils eussent été aussitôt dispersés par le vent, je crains que l'homme de proue ne les ait saisis au vol et n'en déduise que je n'ai pas toute ma raison. On dira, s'agissant d'un poète, que cela ne prête guère à conséquence… Mais pour conjurer cette fâcheuse impression, je serais presque tenté de hausser le ton en m'adressant à lui. Sans quitter l'horizon du regard ni prêter attention à ma personne, il s'affaire seulement, en quelques gestes précis, à remettre de l'ordre sur le pont, une fois achevés les prières et le sacrifice aux Dioscures.

Me viendrait-il à l'idée de me raviser, d'exiger qu'on fasse demi-tour et qu'on regagne, malgré les vents opposés et donc à force de rames, l'embouchure du Tibre et l'abri du Portus ? En me retournant, alors que la côte n'est déjà plus qu'un trait et que se sont effacées dans la brume les hautes maisons d'Ostie, je mesure ce qu'une telle éventualité a désormais d'impossible. Jamais l'empereur ne me le pardonnerait.

Voilà bien de ces questions dont je suis coutumier et sur lesquelles je sais n'avoir aucune prise. Elles surgissent à l'improviste, sans me laisser le choix ni aucune latitude pour y faire face, quand à l'évidence le sort en est jeté. Par ce simple fait, elles ont plutôt le don de me mettre hors de moi. Et à la seule pensée de ne pas me les être posées plus tôt, soudain la fureur me prend.

I,1

Meditatio

Érostrate ! Il ne m'aura donc pas fallu attendre longtemps pour que ce nom franchisse la barrière de mes dents. Certes, si j'en venais à être inquiété pour cela, je pourrais toujours prétendre que je ne l'ai jamais lâché que par inadvertance, oralement qui plus est, syllabes parties au vent, ce qui ne laisse pas de m'étonner, ou alors sous le coup de la colère ou du dépit. Puis aussitôt après, et comme pour aggraver mon cas, ici même, en tête de cet exercice, dès la première ligne, et en toutes lettres cette fois, affirmant par là que ce n'était plus seulement l'œuvre du hasard ; il m'aura donc fallu récidiver, au vu et au su d'éventuels lecteurs, de quiconque se penchera pardessus mon épaule ou se mêlera de venir fouiller dans mes manuscrits pour me confondre. De ma *trahison*, maintenant la preuve est là, tangible, irrémédiable, publique pour ainsi dire... Mais il fallait bien un jour ou l'autre sauter le pas, ne serait-ce que pour donner un titre à ce poème. Je me devais donc de m'engager plus avant, physiquement et, comme pour marquer le coup, d'en tracer à la main, noir sur blanc, les lettres honnies. Puis de signer clairement cet acte, en inscrivant mon propre nom au bas.

Voilà donc qui est fait. L'oserai-je encore, pour me mettre à l'épreuve et m'assurer que ma main cette fois ne tremble pas ? É-R-O-S-T-R-A-T-E. Il faut dire que cela ne va pas sans quelque hésitation. Mais j'ai confiance : je m'affermirai peu à peu. J'ai tant appréhendé cet instant. Daignent les Muses inspirer mon chant !

J'ignore seulement si aujourd'hui j'irai beaucoup plus loin.

Et même après d'ailleurs, du reste je ne sais rien. Le plus dur est peut-être déjà accompli, c'est ce que j'aurais tendance à imaginer... Mais je dois avouer que mon être s'en trouve tout entier vidé, comme si cela avait provoqué en moi une décharge, une imperceptible commotion. Sans que j'en eusse bien mesuré les conséquences, la peur était-elle à ce point amassée là derrière, plus importante que prévu, prête à fondre sur moi ? Évidemment, je ne mésestime pas les menaces qui pèsent sur mon entreprise et ce voyage. On ne m'en a rien caché ; et j'ai même pu, de mes propres yeux, en vérifier les effets, ainsi que des cicatrices, ici ou là, toujours lisibles dans les textes. Mais c'est aussi, comme en rêve, une porte qui, par le seul énoncé de ces quatre syllabes, se serait ouverte devant moi. Par curiosité, je me suis avancé, à peine de quelques lettres dirai-je, hâtives pourtant, incertaines, et ainsi de suite jusqu'à la lisière. Puis le battant s'en sera refermé dans mon dos, me laissant seul, sans aucune possibilité de retraite... Pris au piège ? En tout cas, de la proue, j'en suis réduit à fixer l'élément liquide, peu engageant, sans doute hostile. Ne serait-ce là qu'une vague image du temps qui m'est imparti pour mener à bien mon poème ? Ou n'ai-je, par la sensation de vacuité qui à ce moment m'étreint, que la révélation de l'œuvre à naître, du sol qui se dérobe et s'ouvre sous moi, la soudaine vision de ces terres au-delà, non encore défrichées, vastes étendues aux contours imprécis, paysages désertiques où ne croissent pour l'heure que les pierres et les chardons, insidieux repaires des scolopendres et des scorpions ?

I,1

Scholie[1]

On ne sait pas grand-chose de Sextus Publius Galba, sinon qu'il naquit dans la province du Latium en l'an 220 de notre ère. Il semble avoir été le dernier écrivain de l'Antiquité à mentionner le nom d'Érostrate et, plus audacieux que ceux qui l'avaient précédé, le seul à oser écrire un ouvrage tout entier qui lui fût consacré. On suppose qu'il quitta le port d'Ostie à la fin du printemps ou peut-être même au milieu de l'été 263 et qu'il aborda les rivages de l'Asie presque à la fin de la belle saison, alors que les Goths étaient déjà en train de piller la région. Après cette date, on ignore ce qu'il advint de lui.

1. Scholie : du grec *skholion* : explication. Le mot « explication » est lui-même emprunté au latin *explicare*, qui veut dire « déplier », donc comme on déplierait, ou comme si l'on mettait à plat des sens mêlés ou superposés.

Parfois confondu avec le précédent, *skolion* est cependant un autre mot qui signifie « tortueux, oblique », la scolie chez les Grecs étant une chanson à boire, c'est-à-dire « qui va en zigzag, d'un convive à l'autre ».

De cet amalgame, il résulte qu'on a eu parfois tendance à déduire que les scholies avaient un caractère erratique, décousu ou fantaisiste. Le peu de sérieux de certains commentateurs qui, issus de l'école d'Alexandrie, ont pu se livrer à des interprétations hasardeuses de textes hérités de l'Antiquité a sans nul doute contribué à accréditer pareil point de vue.

Les scholies ou notes critiques ont aussi pour but d'établir selon quelles probabilités un récit comme celui qu'on est en train de lire peut s'articuler à la vérité historique. Elles ont pour objet de préciser la plausibilité des faits décrits – leur coefficient de probabilité pourrait-on dire – par rapport à un contexte qui d'ailleurs, avec le temps, est lui-même devenu légendaire ou fictif. Les scholies tentent de mesurer si de tels récits ont, à quelque chose près, la possibilité de s'insérer dans la réalité, de faire partie intégrante de l'histoire, de devenir à leur tour des vérités.

Pour tout ce qui touche à son œuvre, nous ne disposons que d'éléments épars et peu fiables. Malgré les efforts de quelques érudits européens depuis des siècles, nous ne connaissons même pas les titres de ses livres, hormis cette *Mémoire d'Érostrate*, à laquelle il fait sans cesse allusion, sans que nous soyons en état de dire si ce que nous en lisons aujourd'hui, sous les rubriques alternées de *descriptio* et de *meditatio*, constitue bien, et sans qu'il y paraisse, ce poème lui-même, ou simplement son commentaire, ou encore les notes qu'il aurait accumulées en vue d'une rédaction ultérieure de l'ouvrage.

Il est d'ailleurs possible, ainsi qu'il le laisse entendre à demi-mot, qu'il n'ait été qu'un poète de second rang, un de ces compilateurs ou plagiaires comme il en existait tant à cette époque, et auxquels il se plaît à faire appel au sujet d'Érostrate, se situant à son tour à l'extrémité de cette filiation, et en couronnant la lignée pour ainsi dire. Peut-être son œuvre – à supposer qu'il eût écrit autre chose – ne méritait-elle pas d'être conservée, excepté le vaste poème qui lui est attribué, lequel décidera tout à la fois de sa notoriété et de sa ruine...

Sans doute en mal d'originalité, Sextus Publius Galba aura-t-il négligé les conséquences qu'il y avait à traiter d'un sujet encore tabou pour son temps : d'abord on s'acharnerait sur son œuvre au point, en dehors de celle qu'on lui connaît, sauvée de justesse par la vigilance de copistes anonymes et peut-être clandestins, qu'il n'en subsiste plus de traces ; ensuite, et pour le peu qui est parvenu jusqu'à nous, sa vie serait si étroitement liée à la rédaction de son poème qu'elle n'aura eu, à l'évidence, nul avant et pas d'après. A le lire avec soin, on s'apercevra d'ailleurs que Sextus Publius Galba n'aspirait qu'à cela. En plusieurs endroits, il affirme qu'il s'agit bien de son rêve le plus secret : n'avoir d'autre existence que celle qu'il lui sera donné de mettre dans son poème. Le souci de sa postérité, dont il se prend à faire état ici ou là, et avec lequel il se débat de manière plus ou moins contradictoire, ne vise finalement qu'à traduire l'espoir qu'un tel sacrifice – ne se sera-t-il pas immolé lui-même pour cela ? – n'aura pas été vain.

Car c'est à contrecœur qu'il s'embarque, si l'on en juge par ses atermoiements, comme poussé par une force dont il était le jouet mais qu'il aurait cherché, en lui obéissant malgré tout, à précéder ne serait-ce que d'une ligne ou deux, rien que pour déchiffrer ce qui était déjà écrit et qu'il soupçonnait avoir trait à son propre destin.

Ce premier chant n'en dit guère plus sur cet Érostrate dont il est question au début. Ici, rien n'empêchera le lecteur, s'il veut tromper son attente, de consulter au hasard un dictionnaire.

I,1

Compilatio I[1]

Biographie universelle, *ancienne et moderne, ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes.*

ÉROSTRATE: *néant*.

1. Du latin *compilare,* propr. « piller ».

La *Biographie universelle*, publiée en 1811, fut composée par une société de gens de lettres et de savants. Entreprise gigantesque, ses cinquante-deux volumes tentaient de dresser le répertoire de tous les hommes remarquables dont la postérité avait retenu le nom. Par son crime, Érostrate aurait donc dû normalement figurer dans cette liste.

En 1865, dans son *Grand Dictionnaire universel,* « français, historique, géographique, biographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc. », Pierre Larousse et ses collaborateurs, constatant cette absence, s'indigneront d'une telle partialité et, à cause de cette omission, s'en prendront violemment à l'ouvrage. Ils accusèrent ses rédacteurs d'avoir sciemment « rayé de ses colonnes le nom d'Érostrate, sans doute pour entrer dans la conspiration du silence ». Ils décidèrent donc de réparer cette injustice et de mettre l'affaire sur la place publique. En effet, précisent-ils au tome VII, dans leur propre notice, les Éphésiens avaient « rendu un décret qui défendait, sous peine de mort, de prononcer le nom d'Érostrate ; mais, ajoutent-ils, et non sans ironie, c'était bien là le meilleur moyen de lui assurer l'immortalité ».

« Ce nom n'est pourtant pas oublié, et il sert encore de nos jours à qualifier tout homme qui a un amour insensé de la célébrité, et qui ne recule devant rien pour satisfaire cette passion. »

Suivent plusieurs exemples, tirés d'œuvres littéraires, qui tendraient à prouver que ce patronyme est presque entré dans le langage courant.

CHANT 2

Descriptio

Le vaisseau vibre, coque, vergues et membrures, ainsi qu'on peut voir un cheval de la tête aux pieds tout parcouru de frissons. Croyant que je m'inquiète, le proreute m'adresse un signe : par là il tente de me faire comprendre que la barre répond bien au vent et que le pilote sait habilement tirer profit du jeu des forces contraires. Ce qui fait bien sûr travailler le bateau mais lui donne aussi sa pleine vitesse. En effet, à la moindre variation de l'inclinaison du gouvernail, que ce soit d'un côté ou de l'autre, aussitôt la proue se déplace le long de la ligne d'horizon. A chaque instant, et sans trop varier de cap, le pilote peut ainsi tâter le vent et s'assurer qu'il est au mieux dans son lit, que la voile ne laisse rien échapper du souffle qui la tend. On a fait rentrer les rames, dont on ne se sera servi que pour sortir de l'abri du Portus et venir suffisamment au large pour éviter les courants qui longent la côte et auraient pu nous rabattre sur les roches. Le flot chuinte au ras de l'étrave et se referme en tourbillonnant juste à la verticale de la poupe, en un remous silencieux où de grosses bulles d'écume se mêlent à des morceaux d'algue et à divers débris que rejettent jusqu'ici les eaux du Tibre. De temps à autre, une vague plus forte gifle la proue et une gerbe d'embruns submerge le pont, provoquant d'éphémères et minuscules arcs-en-ciel.

Les mots auxquels je me suis laissé aller à l'instant – et l'énoncé de ce nom maudit – ne seront peut-être pas sans conséquence. Mais ce que je regrette, c'est le geste qui a suivi, tout aussi inopiné, auquel je ne m'attendais pas non plus. A

l'instant de me relever pour rajuster mon vêtement, je ne sais ce qui m'a pris : l'exaspération sans doute, le relâchement des nerfs... Du bout de ma sandale, je n'ai pu m'empêcher de décocher un coup de pied dans les côtes de Thrasybule, vautré à même le pont et presque dans mes jambes. Cet esclave, de sa vie, n'a jamais supporté les effets de la houle. Il se couche là où son malaise le prend, sans plus aucune conscience de lui-même ni du lieu où il se trouve. Je n'ai pas pour habitude de rudoyer les quelques esclaves que mon père m'a légués mais lui, quand il est comme ça, et malgré son âge, je ne puis le supporter : il me fait honte et m'agace.

Tiré de sa torpeur, le regard en biais, la bouche nauséeuse, je devine qu'il me maudit entre ses dents avant de se traîner un peu plus à l'écart. Soudain il se penche par-dessus bord et, au risque de choir dans les vagues que soulève la carène juste sous lui, il rend à grands traits une chose verte et grumeleuse, dont le vent rabat des filaments jusque sur la lisse. Dégoûté, je ne puis me retenir pourtant d'y porter les yeux, intrigué par la couleur des vomissures, comme dans une incapacité fascinée à en identifier la nature...

I, 2

Meditatio

Érostrate ! Comment ces quelques syllabes ont-elles fait pour parvenir jusqu'à moi ? Au terme de quel cheminement obscur ai-je rencontré ce nom sur ma route ? Depuis quels lointains et par quels moyens ? En aurais-je incidemment entendu parler, au cours d'une conversation, sans y avoir ensuite prêté plus d'attention ? D'une façon ou d'une autre, il me sera passé devant les yeux, sans que j'en retienne rien mais, à peine aperçu ou lu, m'étant aussitôt entré dans l'esprit, il n'en sera plus ressorti et aura au contraire longtemps creusé jusqu'à surgir en pleine lumière, pouvoir enfin se dire, et même se clamer sans honte ni crainte : Érostrate ! Érostrate !

Voilà ce que je vais m'efforcer d'établir : la filiation de tous ceux qui, depuis ce temps, l'ont ici ou là cité ou qui, d'une génération sur l'autre, parfois même sans s'en rendre compte, y ont fait allusion ; en outre, s'il m'était donné de reparcourir le trajet que ce nom aura accompli en moi, peut-être pourrais-je à la fois me visiter et mesurer l'étendue des ravages qu'il y aura causés. Car comment expliquer autrement le fait que j'en sois venu à m'embarquer sur cette galère instable, aux hanches étroites ? Tels sont quelques-uns des mystères que je souhaiterais élucider : comme s'il m'avait suffi d'en avoir perçu une seule et unique fois le vocable pour que je ne m'appartienne plus et tombe désormais sous le joug... Cette perte de soi, pour ce que je puis en dire, ne procède d'ailleurs pas tant de ce que ce nom évoque – rien tout d'abord – mais, plus concrètement, de sa motilité, à croire qu'un démon s'y

fût logé, comme si les articulations des consonnes, en s'étirant puis en se rétrécissant sur les voyelles, ainsi que des anneaux, par constriction pourrait-on dire, en eussent permis la reptation ; et, par le seul fait qu'il m'eût planté ses aspérités sonores à l'aveugle mais néanmoins au bon endroit, on aurait dit qu'il savait d'avance où aller, comme s'il avait usé de crocs...

Telle serait la façon dont un nom, quel qu'il soit, et jusqu'à celui de l'aimée, progresse en nous, à notre insu, répandant l'oubli de tout le reste sur son passage, y laissant à la place un trou par où s'engouffrent alors l'époque et ses folies. Ce qui est sûr, c'est que si j'avais su répondre par avance à ces questions, je me serais ôté de la poitrine un fardeau devenu jour après jour plus considérable. Mais c'est que je ne les avais pas même devinées. Car, incapable, quand il en aurait été temps encore, de retrouver mes sources, je ne puis à présent me départir de l'impression que ce patronyme demeure sans origine : qu'il est né de rien, qu'il sera juste venu se ficher en moi comme un trait, que je n'ai pas senti sur le coup mais que je n'ai depuis lors jamais réussi à m'extirper de la chair...

Pourquoi me suis-je à ce point obscur ? C'est aussi cela qui m'inquiète. Qui me gouverne et me porte à des actes que je réprouve, irréfléchis en effet puisqu'ils dépassent ma pensée, excèdent le courage dont je puis faire preuve et vont à l'encontre de mes intérêts ou de ma propre sécurité ? Aujourd'hui, je me découvre sur le point de risquer ma réputation, de laisser au gouvernement du hasard la plupart de mes biens, et de mettre en péril jusqu'à ma propre vie, uniquement par forfanterie, sous le prétexte de partir à la recherche d'un homme qui ne m'est rien, dont je présume qu'il ne subsiste pas la moindre trace et, pire que tout, dont personne ne souhaite réellement entendre prononcer le nom. Je saurai gré à quiconque se mettra en peine de me faire savoir si j'ai ou non toute ma raison...

Par quel caprice de la Fortune m'incombe-t-il de devoir prendre en charge cette mémoire-là ? Et, par ce qui appartient au langage des hommes, d'essayer de la faire revivre ? En usant des modestes ressources de mon art, à l'aide de dis-

tiques élégiaques d'inégale durée, de contribuer à tirer de l'oubli relatif où il demeure le souvenir de pareil insensé ? Ne vais-je pas de moi-même, par cette tentative, attirer sur ma tête la vindicte qu'il suscita en son temps, me faire haïr de concert et attirer le mauvais sort ? Déjà, le retard avec lequel cette galère me fut livrée aurait dû m'être un avertissement, une incitation à différer une aussi hasardeuse entreprise...

CHANT 3

Descriptio

A l'inquiétude du départ, puis à l'hébétude qui a suivi mon embarquement, succède l'abattement. Il s'agit pourtant de me ressaisir et de ne point me laisser aller à je ne sais quel abandon. D'autant qu'on dirait que le vent a forci ; des taches d'écume jonchent la surface du flot. A cause des panaches d'éclaboussures qui jaillissent de sous l'étrave, je dois me résoudre, si je ne veux pas être trempé, à regagner l'arrière du vaisseau. Machinalement, et parce que mon pas n'est plus aussi assuré, je laisse ma main courir le long du plat-bord. Les hommes de nage, laissés à eux-mêmes après l'effort fourni pour sortir des bassins du Portus et gagner la haute mer, se reposent à l'intérieur, sur leurs bancs. L'heure n'est pas encore aux querelles et aux rixes, qu'on m'a dit être le lot des navigations heureuses quand les vents, à force d'être porteurs, laissent trop longtemps les rameurs dans l'inaction et l'ennui. Chacun semble s'être renfrogné dans son coin, pour tenter de garder encore présente en soi la vivante image des êtres chers, qu'on ne reverra pas avant des mois. Seuls quelques-uns, qu'aucune affection ne trouble ni ne retient, se sont regroupés près de l'écoutille avant et jouent aux osselets ou aux dés. Selon les sautes du vent, et jusqu'à ma porte, leurs éclats de voix et leurs rires viennent me tirer de ma torpeur et distraire mon chagrin.

Sur ce vaisseau étroit, où l'on ne peut guère échapper à la promiscuité grossière des hommes d'équipage, ma cabine est un refuge. Son exiguïté même me rassure, et l'ameublement sommaire me convient : un lit de sangles tressées, de part et

d'autre tendu de voiles légers et blancs, une table en bois d'ébène incrustée de nacre, un siège en cuir, plusieurs tapis que j'ai fait installer pour remplacer ceux qui étaient là ; usés par endroits jusqu'à la trame, l'eau de mer en avait rongé la frange et le soleil, près de l'ouverture, à ce point terni les couleurs qu'on apercevait par transparence le bois du plancher sous eux. Thrasybule, sans trop empiéter sur le passage, a réussi à disposer mes deux coffres de voyage à l'abri des embruns, juste sous la lucarne latérale, qui ferme par un petit volet : l'un, réservé à mes effets personnels, l'autre, qui contient mes livres ainsi que mon nécessaire à écrire. Je crois que, de ce dernier, je n'aurai pas ici l'usage, le lit me paraissant d'une commodité suffisante. Et puisqu'en son mouvement la mer m'en laisse à peu près le loisir, je n'ai pu me retenir de tracer ces mots, façon de prendre possession des lieux, d'en apprivoiser l'espace.